

DEDANS HORS



Le long du RER B

voyage sur une ligne de fractures

On ne rêve plus chez les 18-30 ans. Du moins les sondeurs le laissent-ils entendre à l'approche de la présidentielle. Parmi les enjeux mis en avant, pointent en priorité l'emploi, le pouvoir d'achat et le logement. En avoir ou pas, en être ou pas, trouver sa place ou pas... En 1995, le candidat Chirac faisait émerger le thème de la fracture sociale ; à l'automne 2005, la fracture urbaine est apparue béante. Les deux laissent des marques dans la jeunesse, la plupart visibles à l'œil nu ; certaines crèvent les yeux, sans qu'une génération puisse s'y réduire. En voici l'esquisse en quelques touches glanées au fil d'une ligne de RER, au fil des différences, du centre à la périphérie.

DE





Texte : Delphine Veaudor
Photos : Aurelia Blanc

Station Luxembourg – café crème, 4,20€.

La vie devant soi. Flanqués sur les murs, les mots d'Italo Calvino : « *Ainsi – dit-on – se confirme l'hypothèse selon laquelle tout homme a dans sa tête une ville qui n'est faite que de différences, une ville sans forme ni figures et les villes particulières la remplissent* ». Des mots accolés à quelques photos données en exposition sur le quai du RER : un grand panneau bleuté et trois silhouettes, capuches sur la tête ; des paysages et détails urbains dans le flou artistique. De quoi donner à la ville un sens, elle qui en manque à la surface : sur le Boulevard Saint-Michel, les passants sont des prétextes et les brasseries font de la figuration, déjà convoitées par les fast-food adjacents. Quelques enjambées, l'école des Mines. Maison fondée en 1783 ; pourvoyeuse de la fine fleur de l'ingénierie française ; le jardin du Luxembourg comme voisin immédiat ; l'ancien Hôtel de Vendôme comme cadre – des bâtiments blancs, imposants, juste ce qu'il faut de sérieuse austérité. Au foyer des étudiants, le tableau d'affichage annonce un tour de France des vins rouges, une séance d'initiation à la valse, un salon du livre d'entreprenariat et une soirée HEC. A la sortie, il y a Maxime. Maxime Leclère, « mineur » en dernière année, originaire de

Saint-Lô, élané et châtain, de longues mains de grand enfant sage. Maxime et ses 21 ans de parcours sans faute : un an d'avance au lycée, deux de prépa, trois dans la grande école. Inclus, six mois au prestigieux Massachusetts Institute of Technology, près de Boston, et trois autres à l'Argonne national laboratory de Chicago « *pour travailler sur les centrales nucléaires américaines* ». Après l'école, Maxime aimerait intégrer un grand corps d'Etat ; et si ça ne marche pas, il tentera un master d'affaires européennes à Sciences-Po ; et si ça ne marche pas non plus, eh bien, « *j'irai me faire embaucher dans le secteur des transports* ». Le chômage ? « *Je n'y pense jamais. C'est un*

« Aux Mines aussi on a eu nos barricades... pour bloquer les fauteurs de troubles »

des avantages des Mines. La plupart des élèves signent un contrat dans les deux mois suivant leur sortie, le plus souvent avant même la fin de l'école. » Maxime habite donc le « *premier monde* ». Celui où, quand il raisonne en termes de « *grandes masses* », le sociologue François Dubet classe les jeunes des grandes écoles qui font « *d'excellentes carrières scolaires* », sont « *en général issus de milieux favorisés* » et vont « *d'une certaine manière se fixer dans l'élite* ». Maxime habite dans le « *premier monde* »,

et, comme il n'est pas qu'un profil-type, un portrait-robot, il sait en parler. « *A l'école, je n'ai pas tant l'impression d'être entouré de personnes dont les parents sont plus riches que la moyenne. Mais plutôt de personnes dont les parents connaissent les bonnes filières, les filières rentables. La barrière pour entrer est plus culturelle qu'économique. Cela dit, il y a souvent une forte corrélation entre les deux.* » Ses parents ? « *Commerçants... Enfin, mon père est directeur d'une grande surface, ancien pilote de ligne, et ma mère l'aide.* » Maxime se souvient des barricades de l'hiver 2006 sur le Boulevard Saint-Michel. Les barricades anti-CPE de la Sorbonne, à cinq minutes à pied. « *Aux Mines, il y en avait aussi, mais pour empêcher les fauteurs de troubles. C'était marrant de voir le*

contraste. » Les Mines, la Sorbonne, deux mondes étudiants, deux mondes proches, à quelques nuances près.

Station Saint-Michel – café crème, 3€.

La vie comme elle vient. L'après-midi avance et se fait gris. A l'intérieur de la Sorbonne, il devient orange électrique, éclairé par une rangée de plafonniers. Ici, les couloirs s'appellent des galeries. Elles portent des noms d'hommes savants et résonnent de talons qui tapent, de lourdes portes qui claquent. De chuchotements aussi, voix d'étudiants trop ponctuels ou désœuvrés, en attente de Travaux dirigés (TD). Là se trouve sans doute une partie du « *deuxième monde* » que Louis Chauvel



appelle aussi « *noyau central* » de la jeunesse. Un monde de classes moyennes inquiètes, en train de s'apercevoir, remarque François Dubet, que « *leurs diplômes ne tiennent pas leurs promesses* » et ne leur garantissent pas la position sociale attendue.

Ces étudiants-là auraient peur de descendre d'un échelon par rapport à leurs parents, peur du déclassement.

Sur un banc – et visiblement pas angoissés du tout – Pierre Virlogeux et son copain Antoine. Du temps pour parler ? « *Bah, on a cours bientôt, on attend quelqu'un.* »

Et puis finalement, pourquoi pas un café ? L'un suggère *Le Reflet*, « *une sorte de repaire étudiant* » niché dans le quartier latin.

Il y a du monde et du bruit. Mais Antoine

est content : on finit par trouver une table près du bar et la voix de Neil Young fuse, haut perchée. Confort. Pierre pose sa casquette « *skateboarding is not a crime* » sur la table. Antoine garde sa Gavroche. Leur copain Matthieu Rancurel rejoint la tablée. Les deux premiers ont 22 ans ; Matthieu, 20. Ils sont en Licence d'Histoire. Aucun n'a d'idée très arrêtée sur ce qu'il voudrait faire, à part Pierre qui penche pour l'enseignement. Antoine aussi passerait bien

le CAPES ou le concours de l'IUFM, mais « *ça reste vague* ». Matthieu, sera « *au mieux journaliste, au pire enseignant* ». Si leur cursus leur ouvre un certain nombre de concours, les trois garçons ne s'y sentent pas franchement préparés. « *Le niveau général est très faible* », dit même Antoine. « *On voit la différence avec ceux qui viennent de prépas. Ici, on peut voir des gens arriver en troisième année sans avoir vraiment lu un bouquin.* »

« A la fac, il suffit d'assister aux TD. Après, rien ne t'empêche de pioncer pendant les cours... »

Il suffit juste d'être un peu stratégique dans ses rendus et d'assister aux TD. Après, rien ne t'empêche de pioncer pendant les cours... »

Les uns comme les autres sont intéressés par l'Histoire, mais, au départ, elle représentait surtout « *une porte de sortie après le bac* ».

De l'aveu d'Antoine, « *la position sociale de nos parents fait qu'on ne ressent pas la pression d'aller tout de suite au taf. Dans les facs parisiennes, tu trouves cette catégorie de gens plutôt favorisés, dont je fais partie, qui peuvent passer trois ans à engranger de la culture générale* ». Avec un père et une mère fonctionnaires, un studio indépendant à disposition à Paris, Antoine le dit en toute franchise : il ne vit pas dans « *l'urgence de travailler* ». Pierre non plus. L'avenir,

il le tient un peu à distance. « *Je ne suis pas trop inquiet, mais je vis plutôt dans l'immédiat.* » TD d'histoire ancienne pour Pierre et amphi de médiévale pour Matthieu, voilà en quoi consiste l'avenir le plus proche. Pour Antoine, ce sera « *sieste* ». Pour moi, station Saint-Michel Notre-Dame. La nuit tombe.

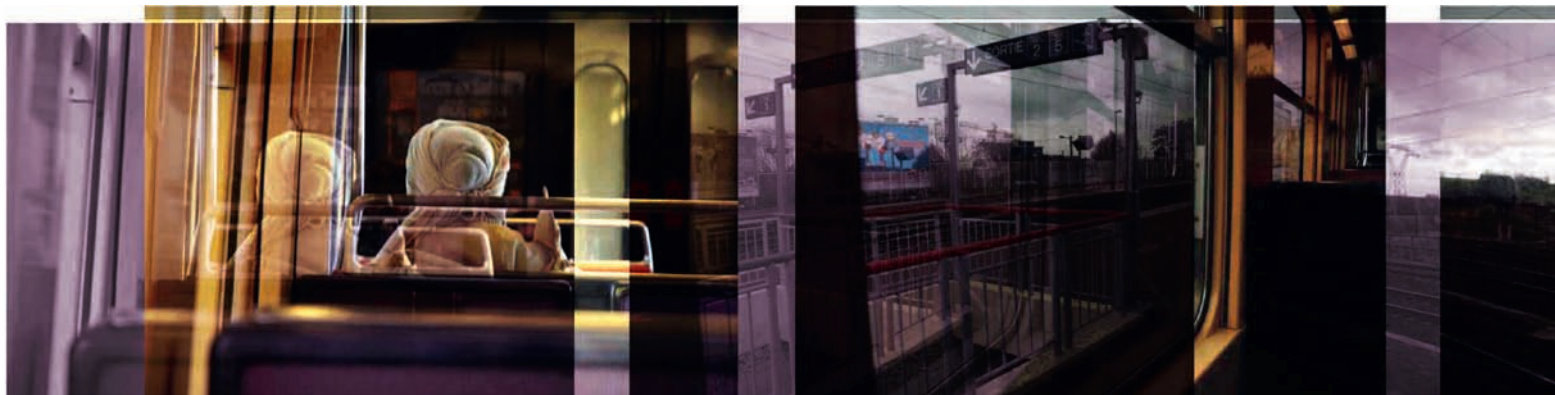
Stations Drancy, Le Blanc-Mesnil – café crème, 2,50€. La vie crue.

Aujourd'hui, il s'agit de sortir de Paris, parce fameux RER B. Moi, étudiante provinciale débarquée dans la capitale il y a un peu plus d'un an, je ne l'ai pris que trois ou quatre fois. Avant de vivre à Paris, j'en avais entendu parler comme d'une ligne « *dangereuse* ». Par des gens qui rentraient de voyage et avaient

atterri à Roissy. Des gens qui ont eu « *peur* » sur le trajet, un soir, en voyant défiler les communes réputées « *chaudes* » de la Seine-Saint-Denis.

De celles-ci, on n'aperçoit, depuis le RER, que quelques tours, les abords d'une gare ou l'animation d'un quai. Je décide de m'arrêter au Blanc-Mesnil. Il y a pire, me dira-t-on...

Peut-être, mais je n'en connais que le nom. Un nom qui m'est venu aux oreilles, parmi beaucoup d'autres, au moment des « *émeutes* » de 2005. Par curiosité, je l'ai tapé dans *Google-images* : sont apparues des photos publicitaires d'hôtels, des photos de vie associative (équipe de foot, chorale...) et puis, glissées au milieu de tout ça, des photos de véhicules en feu, entourés de



silhouettes inquiétantes, des ombres. Des « jeunes de banlieue », s' imagine-t-on. Peut-être ceux du « troisième monde » qui « n'obtiennent pas de diplôme et se sentent d'emblée exclus » ?

Première surprise en arrivant : je ne suis pas cernée par le béton, les grandes barres d'immeubles. La cité qui apparaît à la sortie de la gare, la cité Pierre Sémar, est une curiosité architecturale : elle est tout en bois. Plus loin, une zone pavillonnaire se déroule jusqu'au centre-ville.

Le PMU près de la gare est tout ce qu'il y a de plus... PMU, avec appliques en faux argent, néon vert au-dessus du bar et ambiance concentrée sur les courses. Je marche un peu et monte dans le bus 148, direction : les lycées.

Là, je rencontre Rania, 17 ans. Elle accepte le principe d'une interview. On doit se retrouver une heure plus tard, dans la cité des Tilleuls. En l'attendant, je fais le tour du petit centre commercial planté au milieu des immeubles. Un groupe de garçons me hèle de loin : « Eh, toi, ça va, l'étudiante ! » On ne peut rien leur cacher... D'accord, j'ai

une petite frayeur en voyant arriver près de moi deux gaillards accompagnés de Rottweilers. Sans raison : ils discutent entre eux, tranquillement. Le coin est plutôt animé en cette fin d'après-midi. Des travailleurs sur le retour attendent le bus, des collégiens s'échangent les derniers ragots. Mais toujours pas de Rania en vue. Viendra-t-elle ? Elle me répond par texto : « Jpence pas dsl 2 savoir fai atendr. »

Je reprends le bus. Au bout d'un moment,

**« Il faut aller frapper aux portes...
Si elles ne s'ouvrent pas, tu les casses »**

je remarque une fille, riieuse, qui parle avec animation au conducteur. Elle est là depuis un moment. Massyva Agudo a 18 ans et demi et une triple origine « espagnole, argentine et kabyle ». Joli mélange. Elle accompagne le chauffeur, un de ses amis, dans sa tournée. « Ça fait pas longtemps que je le connais, je suis venue gratter l'amitié avec lui. » Massyva reste dans le bus, d'un terminus à l'autre. Sans aucune crainte. « Le 93, c'est pas comme on dit. Ici, ça craint

pas dans l'ensemble. D'accord, il y a eu des voitures brûlées pendant les émeutes mais il y en a eu partout. A la télé, ils ont montré ce qu'ils voulaient montrer. » Arrivés à la gare de Drancy, tous les voyageurs doivent descendre, mais Massyva reste dans le bus. A l'extérieur, un jeune homme, visiblement énervé, frappe un grand coup sur la vitre près de laquelle elle est assise. Massyva s'emporte : « Eh, mais il a pris la haine, lui ! Il est grave bête. Y en a plein des comme ça ici... »

Massyva vit au Blanc-Mesnil depuis plusieurs années, elle y a étudié au collège.

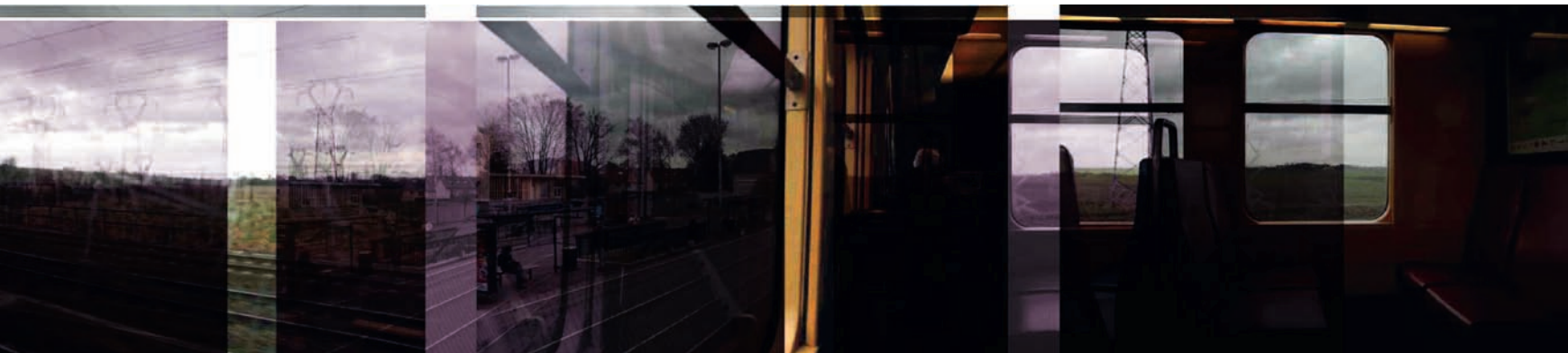
« J'avais des bonnes notes,

et puis, au lycée, j'ai vu que j'aimais plus ça, que je ne pouvais plus rester assise. » Après une année de BEP secrétariat, elle a bifurqué vers une école d'esthétique, à Paris. « Dans ce domaine, il n'y a presque pas de chômage. Il y en a qui font cinq ans de fac et qui n'ont rien à la fin. C'est pour ça que maintenant les gens disent que ça ne sert à rien de faire de longues études, vaut mieux aller en professionnel. »

Massyva repart pour un tour de bus. Je pars rattraper le RER à la gare de Drancy, un bloc de béton beige sali, mal vieilli. Il y a du retard sur la ligne B, « comme souvent », m'expliquent des passagers en attente. On se met à parler des transports, puis de la vie en banlieue en général... Sweat-shirt rouge sur les épaules, masque tribal doré autour du cou, Mickaël Mirzica tend l'oreille. Il en a des choses à dire, lui, sur la banlieue.

« Il y a de la naïveté hypocrite dans les discours, assène-t-il. Beaucoup de personnes n'ont pas intérêt à ce que ça aille mieux : les rappers, par exemple, ils vont raper sur quoi, si tout va bien ? » Pour Mickaël, les attitudes « misérabilistes » servent le « marketing » du rap.





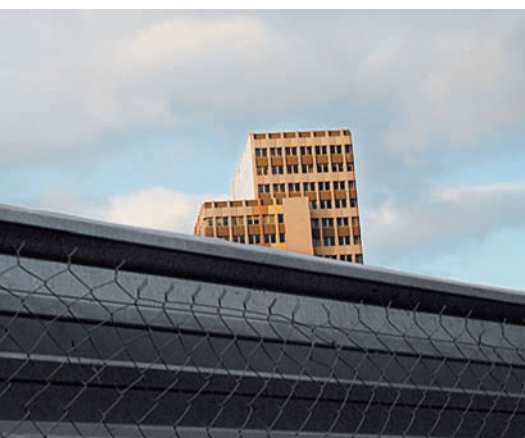
À 23 ans, manutentionnaire au chômage, à la recherche d'une formation « dans l'informatique ou la communication », il connaît et reconnaît pourtant les difficultés attachées à la banlieue : « Des formations en serrurerie, ça, ils m'en proposent dans le 93. Pour avoir ce qui m'intéresse, il faudrait que j'habite à Paris. » On est donc d'accord : c'est injuste. « Moi je ne réfléchis pas en termes de morale, sinon on ne s'en sort plus. Je décris la réalité : j'ai rien inventé. Dans la nature, les lions mangent les gazelles. » Mais c'est lui la gazelle, en l'occurrence... « Oui, mais je ne m'apitoie pas sur mon sort. Il faut aller frapper aux portes... Si elles ne s'ouvrent pas, tu les casses. » Je comptais m'en tenir là, mais Mickaël me retient. « Parler des banlieues si on ne parle que du chômage et du logement, c'est hypocrite, il y a d'autres problèmes. » Ah ? « Je parle du racisme ambiant. » Ah, Mickaël est martiniquais, il l'a certainement subi... Oui, sauf que lui aussi se revendique raciste, « sur un plan intellectuel pur. Je suis forcément raciste puisque le propre d'une culture, c'est de vouloir s'imposer. Quand tu arrives en banlieue, c'est pas dit clairement, mais tu sais que c'est pas normal

pour un noir de traîner avec une bande de blancs. L'histoire de l'humanité est comme ça : les peuples, les pays et les cultures sont faits pour se combattre. » Voilà pour le raisonnement. Dans la vie de Mickaël, les choses sont un peu différentes. Il a des amis arabes, blancs, blacks... « Je ne vais pas réduire quelqu'un à sa couleur, ce serait idiot. Il y a la théorie et la pratique. » Un passage de mon entretien avec François Dubet me revient. Il disait que « si les mondes sociaux se fréquentent peu, les individus, eux, se fréquentent beaucoup ». Un mélange ambivalent « de fluidité inter-personnelle et de fermeture sociale ». Par exemple, notait-il, « il y a des quartiers qui sont de plus en plus ethniques, mais on voit aussi beaucoup de couples mixtes. Il y a du mélange. Les mondes sociaux ne sont pas des castes qui ne se voient pas... Peut-être sont-ils en train de le devenir, mais pour l'instant, on observe deux logiques contradictoires : celle de la caste et celle d'une société de masse, où les modes de consommation et les pratiques culturelles se mélangent quand même beaucoup ». Le RER arrive. Direction Mitry, le terminus de la ligne.

Station Mitry-Claye - café crème, 2,50 €. La vie plus loin.

Je m'en aperçois tout d'un coup. Etait-ce à la sortie d'Aulnay-sous-Bois ? Ou bien plutôt du côté de Sevran-Livry. Je n'ai pas noté le moment exact du changement, étourdie que j'étais par le ronronnement régulier du RER sur ses rails. Mais maintenant, c'est clair : la ville s'est un peu effacée de l'autre côté de la vitre. Peut-être l'effet « grande couronne » ? Toujours est-il que du vert a fait son apparition. D'abord une petite bande d'herbe remarquée près d'un quai, une zone boisée au bord de la voie et puis, comme une récompense, après Villeparisis, un champ labouré d'un côté et une grande étendue verdoyante de l'autre. Qu'on ne s'y trompe pas, pourtant, le béton et la pierre ont encore tous les droits, qui s'imposent dans ce qui ressemblerait presque à de la campagne. Mitry-Mory, Seine-et-Marne. 77. A première vue, un parvis de la gare parsemé de quelques passants. Un Café de la gare décoré de quelques guirlandes. RTL en fond sonore à l'intérieur. Des grilles de Rapido sur les tables. Ce jour-là, Samad Benbachir lui





préfère le bar des Acacias, « chez Fafa » pour les intimes. Polo rayé marine et blanc, duffle-coat marron foncé, fines lunettes rectangulaires... Samad porte sur lui un petit quelque chose de BCBG, une touche de classicisme bien assumé.

25 ans, né et élevé à Mitry-Mory, le jeune homme connaît et aime sa ville. Il y travaille comme animateur. Avec un plaisir non dissimulé, et parfois même une pointe de fierté, Samad emmène l'apprentie journaliste faire le tour de sa commune. Souvent, à un coin de rue, les gens le reconnaissent dans sa voiture, lui font un signe amical. Samad se félicite des aménagements décidés par sa mairie. Les logements sociaux sont répartis dans de petits ensembles collectifs, « à taille humaine », aux quatre coins de la ville. Roissy n'est pas loin. Il y a toujours un avion à l'horizon. Un arrêt devant les HLM du bourg : « Vous voyez, c'est ici que j'habite ». Les immeubles aux façades défraîchies n'ont pas fière allure. Ils doivent être reconstruits « bientôt ». A l'arrière, Samad montre le champ où de nouveaux bâtiments seront érigés. Un champ, des HLM... Samad a-t-il l'impression de vivre en banlieue ?

« Oui et non. Je suis à 25 minutes de Paris, mais aussi tout près de la pure campagne. Et puis, à Mitry, on n'a pas les grandes difficultés de la banlieue, comme la ghettoïsation... » Samad hésite un peu : « Mais des discriminations, il y en a aussi tout près d'ici, à Roissy par exemple... »

Il n'avait pas l'intention de parler de ça. Il y a trois ans, BTS de comptabilité-gestion en poche, il a postulé à un emploi dans la zone de l'aéroport... « L'annonce me plaisait beaucoup. » Réponse négative, le poste était déjà pourvu. Samad a revu la même annonce une semaine plus tard, postulé sous le nom – français – « d'un copain d'enfance »... Et reçu une convocation pour un entretien. Samad raconte très calmement. On a presque envie qu'il se mette plus en colère... « C'est vrai que mon prénom officiel – Abdusamad – n'est pas évident... Mais bon, c'est pas une raison pour me discriminer ! » Samad n'est pas du genre à se plaindre. « Par respect par rapport à mes parents, je suis plutôt content de ma vie », confie-t-il.

Pour l'instant, son salaire ne lui permet pas de payer un loyer. Il vit encore au domicile familial, avec trois de ses frères et sœurs. « La crise du logement, Madame... Je sais que ça ne va pas être facile de m'installer correctement. » Et puis, il y a la « galère » des transports pour se déplacer dans le département. Warren Bouche habite Claye-Souilly. Il attend le bus,

« Abdusamad, c'est mon prénom officiel. C'est pas une raison pour me discriminer »

comme une quinzaine de personnes, devant la gare de Mitry-Claye. Il veut rejoindre sa « fiancée », à Meaux, à une vingtaine de kilomètres. Mais c'est samedi, la circulation des bus est réduite, et Warren ne sait pas trop quand ni comment il arrivera.

Il a 17 ans et pas le permis. Il espère le passer bientôt, mais pour le payer, il devra trouver du travail « en intérim ». Il a arrêté l'école il y a plus d'un an. Depuis, il ne fait « rien ». Pas le temps de préciser. La conversation est interrompue par ce qui paraît d'abord une bousculade confuse ; la scène se déroule très vite. Une mêlée d'une quinzaine de garçons surgit au milieu du rond-point et se déplace vers la gare ; des coups s'échangent, sévères ; un nez saigne ; puis tout s'arrête comme ça avait commencé : sans prévenir. Un groupe rentre dans la gare, saute dans le RER ; un autre monte dans un bus. Aux policiers arrivés quelques minutes plus tard, un adolescent, jogging remonté sur les chaussettes, raconte : des « types » qu'il dit ne pas connaître ont voulu lui voler son scooter, ses copains se sont interposés et fait taper.

Un attroupelement s'est formé autour de lui. Les gens du 77 disent : « C'est pas des mecs d'ici, c'est des mecs du 93 », avant de s'éparpiller. Le calme du samedi revient autour du café de la gare et de ses guirlandes.

Gare de Compans – café crème, 2,60 €. La vie au vert.

« *Jamais je ne retournerai vivre en ville, même si je gagnais au Loto !* » : Olivier Régnier, 26 ans, président de l'Association des jeunes de la commune de Compans. J'ai triché : après le terminus de Mitry, j'ai prolongé la ligne de RER par le train. Une gare plus loin, à environ cinq minutes de trajet. Le quai donne sur une ferme en contrebas. Quelques vaches somnolent dans un enclos. Un seul café. A ses fenêtres, il y a des rideaux en dentelle, et sur le bar, une tireuse à bière en faïence. Compans, calme village pavillonnaire, mais attention « c'est quand même pas la petite maison dans la prairie », prévient Olivier.

Avant, il y a dix ans, lui et sa famille vivaient à Drancy. En comparaison, son village est un eldorado de quiétude pour

Olivier Régnier. Déjà, il pense à la vie qu'il offrira à ses futurs enfants : « *Le cadre de vie ne va pas être génial pour eux dans dix ans, entre les problèmes de chômage et ceux de l'environnement. Si je peux les éloigner de ça le plus tôt possible, je le fais.* » Choisir sa vie. Choisir la tranquillité.

Retour sur le quai de la gare. Un bruit d'avion déchire le ciel. C'est un gros porteur d'Air-France, en instance d'atterrissage... Tout juste s'il ne se pose pas dans le pré de la ferme. Il est prêt à libérer ses passagers dans les boyaux de Roissy. Certains prendront le RER. Derrière les carreaux, se succéderont des immeubles tristes du côté de Sevran, les pavillons de Drancy, deux misérables caravanes coincées dans un tas d'immondices, un peu avant le Stade de France, les bureaux illuminés et transparents comme des bocaux, un peu après le Stade de France... Quelques mondes sur la même ligne.

D.V.



Pour en savoir plus

François Maspéro : une première référence en forme d'hommage. Il y a plus de quinze ans, l'auteur a pris le RER B pour un périple d'un mois en Ile-de-France, accompagné de la photographe Anaïk Frantz. Le résultat : *Les Passagers du Roissy-Express* (Seuil, 1990).

Exposition Correspondance : Installation photographique de Mariella G. Sola et Romain Osi. Station Luxembourg – RER B, sur les deux quais. Jusqu'en août 2007.

François Dubet : *Les Inégalités multipliées* (Ed. de l'Aube, 2001) ; *L'école des chances. Qu'est-ce qu'une école juste ?* (Seuil, 2004) ; *Injustices : l'expérience des inégalités au travail* (Seuil, 2006).

Louis Chauvel : *Les Classes moyennes à la dérive* (La République des idées/Seuil, 2006) ; *Le Destin des générations : structure sociale et cohortes en France au XX^e s.* (PUF, 2002).